

MARDI 15 DÉCEMBRE 1998

« West Beyrouth »

Ziad Doueiri : à la vie, à la guerre

Dans son premier film, ce jeune cinéaste libanais signe une chronique autobiographique sur son enfance sous les bombes.

« Ce n'est pas tout à fait une histoire de guerre. C'est une histoire d'enfants qui s'initient à la vie », dit Ziad Doueiri, réalisateur de *West Beyrouth*, qui sortira demain sur les écrans. Tarek et Omar, deux adolescents issus de familles musulmanes, sont dans la rue, le 13 avril 1975, quand des miliciens massacrent les passagers d'un bus palestinien.

C'est le premier jour d'une guerre qui va durer seize ans. A l'âge de Tarek et Omar, la guerre, c'est aussi d'étranges vacances. L'école fermée, ils vagabondent dans le quartier ouest de la capitale maintenant coupée en deux, accompagnés de May, qui est bien jolie, quoique chrétienne, et munis d'une caméra super 8. La vie les occupe plus que la mort et la peur : il y a l'excitation de l'aventure, le plaisir d'une liberté sans règles, la découverte de la sexualité...

Pour son premier film, Ziad Doueiri s'est souvenu de son enfance : il avait douze ans en 1975, et la guerre lui est vite devenue un paysage familier, qui ne lui enlevait pas l'appétit de vivre. Il n'en garde pas de traumatisme, parce que, dit-il, « j'étais occupé à vivre le plus possible, et je n'avais aucun sentiment hostile. Bien sûr, on accusait les chrétiens d'être cause de la guerre, on a grandi avec cette idée, mais ça ne représentait pas pour moi une conviction personnelle, c'était un conditionnement dont je suis sorti, plus tard ».

Cette vision légère, presque insouciant, c'est ce que Ziad Doueiri voulait transmettre dans cette chronique adolescente, pour exorciser la violence, le malheur et la ruine qui ont accablé le Liban. Il a eu le temps de prendre du recul, en faisant un long détour par les Etats-Unis, entre 1983 et 1997. A Los Angeles, il étudie le cinéma, et fait ses débuts dans le métier avec Tarantino, qui le prend comme cameraman pour *Reservoir Dogs*, puis *Pulp fiction* et *Jackie Brown*. Résumé de l'expérience.

« Ce n'est pas dur de faire des études là-bas. Ça l'est un peu plus de trouver du travail, au début, mais comme c'est



Tarek et Omar, deux adolescents préoccupés par la vie dans une ville en guerre. (DR.)

une énorme industrie, elle peut absorber beaucoup de main-d'œuvre, et, après quelques engagements, on peut faire des bonds assez rapides. Tarantino reprend toujours la même équipe, ce qui m'a permis d'enchaîner plusieurs films, non seulement les siens, mais deux autres qu'il produisait. Ce qui m'a surtout marqué chez lui, c'est sa relation avec les acteurs. Il les aime, il les met très à l'aise, et du coup, ils donnent beaucoup. »

Autre aspect de son expérience américaine, Ziad Doueiri a très vite compris qu'il ne pourrait être là-bas qu'un technicien, et qu'il devrait passer par l'Europe pour produire son film : « Les Américains peuvent acheter un film étranger, mais le produire, jamais. Ça n'intéresse pas les investisseurs. En revanche, l'idée de pouvoir leur vendre mon film m'a aidé à préciser ma stratégie : je voulais lui donner une

dimension internationale sans faire trop de compromis, viser un public large tout en restant dans le registre du film d'auteur, sincère et personnel. Bref, faire passer ma connaissance du pays en filtrant ce qu'il pourrait y avoir de trop particulier ou de trop intellectuel. Le Moyen-Orient, ce sont des milliers d'années de complications, et les Américains n'y comprennent rien, bien qu'il soit important dans leur politique étrangère. Je me dis que les tensions viennent souvent de la complexité, et que parler un langage plus clair, plus compréhensible, peut faire tomber quelques préjugés. »

Le film a été vendu dans quinze pays, depuis sa présentation à la Quinzaine des réalisateurs à Cannes, puis au Festival de Toronto. Et c'est un succès au Liban, où il a fait 60 000 entrées depuis le mois d'octobre.

Marie-Noëlle TRANCHANT